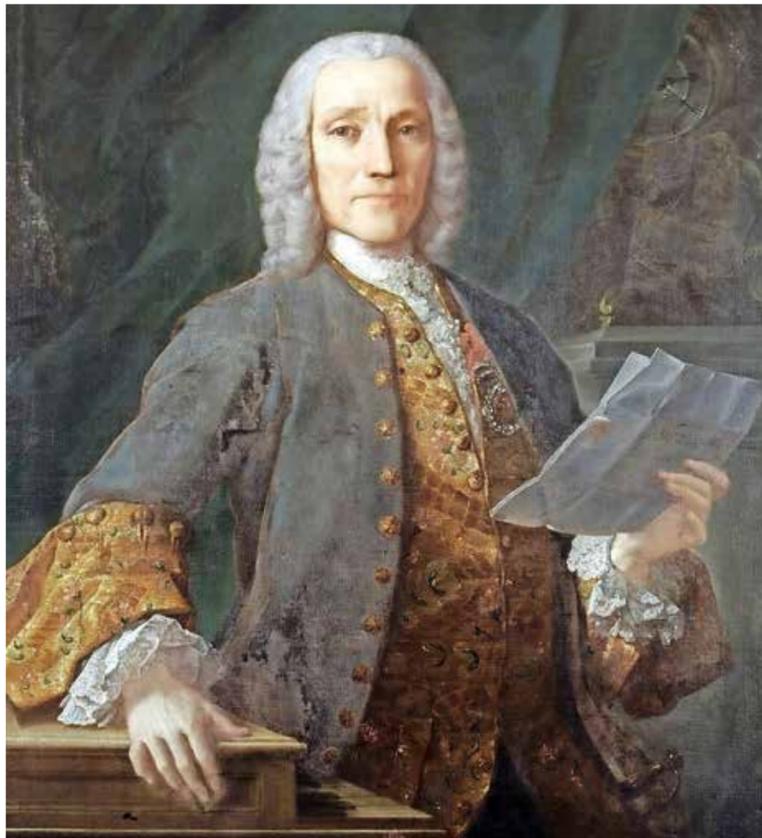


SCARLATTI REMIS EN JEU



Domenico Scarlatti (1685-1757), compositeur de 555 sonates. Pas une de plus? Portrait par Domingo Antonio Velasco, 1738

Hélène Gestern » En variations autour d'une mystérieuse sonate inédite, la romancière française compose un soigneux thriller musicologique.

N'écrivant sa musique que pour l'agrément de ses employeurs, la couronne du Portugal puis d'Espagne, il est resté inconnu du grand public de son temps. Puis ses sonates ont résonné dans toute l'Europe, où elles figurent aujourd'hui au sommet du répertoire pour clavecin. Né la même année que Bach et Haendel, Domenico Scarlatti a laissé à la postérité un corpus fascinant, morceaux dont il a réinventé, par son audace technique et son lyrisme absolu, la forme unique, où affleure une dramaturgie qui sera celle du style classique. Une saisissante beauté multipliée par 555, du titre de l'excellent thriller musicologique que consacre Hélène Gestern à cette œuvre inoubliable.

Allégresse et angoisse

Autant de sonates de Scarlatti... ou peut-être un peu plus? «Ralph Kirkpatrick, interprète et auteur du catalogue raisonné de l'œuvre, avait la certitude que malgré son travail colossal, l'ensemble des sonates n'avait pas été inventorié en raison de leur dispersion», avertit l'auteur dans une note explicative. Conviction qui ouvre les conjectures et sert de prétexte à ce roman soigneusement composé lui aussi entre ombres et lumières, lyrisme et dramaturgie.

C'est dans la doublure d'un étui de violoncelle qu'un ébéniste découvre, par un hasard qui semble heureux, quatre pages de musique manuscrite signées «D. S.». Une partition pour clavecin visiblement ancienne qu'il montre à son associé, luthier de génie mais assez endetté pour vouloir croire au miracle. Une sonate inédite?

Piquée dans sa curiosité, une grande interprète accepte d'y jeter une oreille. «Je reconnais le mélange d'allégresse et d'angoisse si caractéristique qui imprègne l'œuvre d'un homme que je joue depuis plus de quatre décennies.» Et le tempo de s'emballer tandis que la partition disparaît dans un mystérieux cambriolage.

Dispositif choral assez efficace pour tenir en haleine du prélude à la coda

Il y a, chez Hélène Gestern comme chez le musicien qu'elle prend pour sujet, une fausse simplicité dans la manière de conduire son propos qui dissimule une véritable science de la composition. Mais plutôt que la coupe binaire des œuvres de Scarlatti, voire celle ternaire de la forme sonate classique, l'écrivaine adopte ici celle des variations sur thème obstiné. Cinq voix se succèdent, en alternance implacable, pour incarner autant de personnages empestés malgré eux dans une folle machination.

Il y a cet ébéniste, spécialisé dans la restauration d'objets anciens, dévasté par le départ de sa femme. Son associé, le luthier flambeur, joueur (comme Scarlatti d'ailleurs), homme à femmes et à embrouilles. L'orgueilleux musicologue avide de reconnaissance. Le mécène endeillé, prêt à tout pour raviver le souvenir de la disparue. Enfin la grande interprète, mélange de Martha Argerich et de Scott Ross, claveciniste américain à qui l'on doit la première intégrale des 555 sonates, et qui s'était payé le luxe d'en ajouter discrètement une de sa main lors d'un récital sur les

ondes de France Musique... Personnages comme des pions, déplacés sur cette fine marqueterie romanesque aux allures rigoureuses d'un plateau d'échecs, où jouerait en solitaire une main vengeresse.

Le vrai et le beau

Un dispositif choral assez efficace pour tenir en haleine son lecteur du prélude à la coda, mais qui permet également de nombreuses modulations aux résonances historiques ou intimes. En filigrane de sa partition à suspense, et sans pour autant s'adonner à ces «tics d'érudition» que la romancière et chercheuse universitaire évoquait en son précédent ouvrage, Hélène Gestern offre ainsi un vrai regard sur l'œuvre autant que sur la biographie lacunaire de ce compositeur italien resté, d'une cour à l'autre, au service d'une infante portugaise devenue reine d'Espagne.

Quant à ses personnages, ils ne sont pas les simples instruments d'un *divertimento* sur archets d'époque: dans le double fond de son étui romanesque se cachent en effet des partitions intérieures profondes, trouées d'amples silences, comme envoûtées par cet inouï consolateur. En dépit d'un style sans flamboyance, elle est peut-être là, en somme, la réussite de ce 555. Dans la capacité de l'auteur à remettre l'œuvre en jeu, à trouver les mots pour porter l'écho de ce monument baroque d'allégresse et de mélancolie. Surtout, dans son aspiration à transcender la question du vrai pour interroger la nécessité du beau. » **THIERRY RABOUD**

» Hélène Gestern, 555, Ed. Arléa, 460 pp.



JEUNESSE

CE QUI N'EXISTE PAS

Ados » Vinpeel grandit à Dinterbild, une communauté fermée bordée par la mer et dont il est le seul enfant. D'après ses habitants, il n'existe rien en dehors de Dinterbild. Pourtant, un jour, avec son ami Doan, Vinpeel aperçoit des lumières au-delà de la mer. Existerait-il donc quelque chose en dehors du village? Mais comment partir, alors que personne parmi ses habitants à la vie réglée par toutes sortes de traditions et de récits ne semble croire que cela est possible? Un roman plein de poésie, où chaque fil tiré entraîne vers plus de mystère encore. Une douceur profonde. Une fantaisie dans laquelle on se laisse plonger avec délice. Voilà un texte un peu déroutant mais qui accompagnera longtemps ses lecteurs. » **CH**

» **Peppe Milanta**, *En route vers l'Ailleurs*, Ed. La joie de lire, coll. Encrage, 288 pp., dès 15 ans.



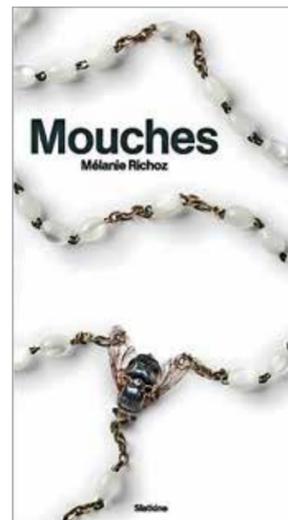
IDENTITÉ

Ados » Lors de la fête de fin d'année au lycée, un jeune prend la parole pour ce qu'il a annoncé être un spectacle d'humour en stand up. Mais le voilà qui fait le récit de sa vie. Un garçon a-t-il le droit de ne pas être intéressé par le sport? De se passionner pour les livres? De ne pas être musclé? A-t-il le droit d'être sensible sans être instantanément catalogué, placé dans une case, mis de côté? Pourquoi les garçons se sentent-ils autorisés par leur éducation à maltraiter les filles? Un texte coup de poing qui se lit d'un souffle et questionne le rôle de chacun dans le maintien des méfaits d'un certain type de transmission. A faire lire ou écouter en version audio aux jeunes, mais aussi nécessaire pour les adultes. » **CH**

» **Stéphane Servant**, *Miettes (humour décalé)*, Ed. Nathan, coll. Court toujours, 64 pp., dès 15 ans.



Un home à la mère



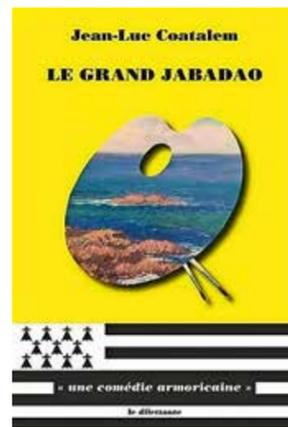
Mélanie Richoz » C'est un roman qui effeuille le temps. Chaque page comme un fragment de l'existence de Josiane: il y a l'enfant, Jo, grandie dans l'arrière-salle d'un café et dans l'ombre de la mère disparue, puis il y a M^{me} Dumas, que ses descen-

dants ont fini par confier au home, et dont les pensées se brouillent. «Son esprit a des manières étranges de mélanger les temps, les lieux, les gens, les émotions, les mots et le silence entre les mots.» Confusion qu'investit la plume elliptique de Mélanie Richoz, oscillant entre passé et présent pour suggérer ce qui, de beautés en remords, peut hanter une vie.

Adeptes de la forme courte, l'écrivaine fribourgeoise parvient souvent à en dire long, de sa prose rythmée bien que parfois artificiellement tentée par le vers. Si ce nouveau petit kaléidoscope romanesque, modeste dans son ampleur mais précis dans sa mise en scène, aurait mérité plus de souffle ou de densité, il séduit par son habile tressage symbolique où se mêlent tendresse et âpreté, où la légèreté se voile de noirceur – comme le vol libre d'une mouche soudain se posant sur la mort. » **THIERRY RABOUD**

» **Mélanie Richoz**, *Mouches*, Ed. Slatkine, 86 pp. En dédicace à la Librairie du Vieux-Comté, Bulle, le 11 février à 17 h.

Danse autour d'un Gauguin



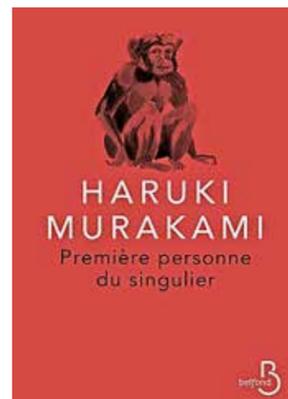
Jean-Luc Coatalem » C'est au rythme alerte d'une danse folklorique bretonne que Jean-Luc Coatalem entonne *Le grand jabadao*. Usant d'une langue qui cultive agréablement le mystère, il fait gambiller en cadence quelques personnages mis en présence d'un tableau de Gauguin méconnu, jumeau de *L'Or-*

gine du monde de Courbet. Le roman fait valser les points de vue. Il y a celui des lascars qui mènent la musique, jumeaux dont l'un se déplace en fauteuil roulant. Ils gardent leur Gauguin inconvenant au frais dans un congélateur, sur une île au large du Finistère. Sur la piste de danse, ils invitent un négociant alléché par le pactole, flanqué d'un stagiaire expert en faux pas.

Quant au Gauguin, tout le monde le convoite pour s'évader d'un bal devenu étouffant, à Honolulu parce que ça sonne bien, ou juste à Paris. Qu'on pense à Saskia, seule femme du roman. Patronne d'un restaurant de chaîne, elle aspire à mieux qu'à la morne sarabande des amants qui la réduisent à des initiales dans un agenda. Mais tout ne se passe pas comme prévu dans ce *jabadao* endiablé, pour le grand amusement du lecteur. » **DANIEL FATTORE**

» **Jean-Luc Coatalem**, *Le grand jabadao*, Ed. Le Dilettante, 188 pp.

Retour vers le passé



Haruki Murakami » Il y a souvent des sonorités de jazz, de classique et de pop qui rythment les textes d'Haruki Murakami. On y distingue également une autre petite musique, celle de la nostalgie, des amours passées, d'une réalité frisant avec le rêve. Une fois de plus, le lecteur entend ces rassurants refrains

en lisant *Première personne du singulier*, un recueil de nouvelles dont chaque histoire est étonnante, parfois même amusante. C'est une jolie manière de découvrir le monde du Japonais.

Mais l'émotion est bien plus forte en lisant le deuxième ouvrage de l'écrivain qui paraît en ce début d'année, *Abandonner un chat, souvenirs de mon père*. Ce livre illustré raconte la relation compliquée de l'auteur avec son paternel, désormais décédé. Haruki Murakami ne le connaît pas bien, le dit par des anecdotes. Le lecteur devine surtout les traces laissées par la seconde guerre sino-japonaise, puis la Seconde Guerre mondiale, sur cet homme restant mystérieux. Il voit, en suivant l'auteur, que la vie n'est qu'une question de hasard. » **TAMARA BONGARD**

» **Haruki Murakami**, *Première personne du singulier*, Ed. Belfond, 160 pp.; *Abandonner un chat, souvenirs de mon père*, Ed. Belfond, 64 pp.